CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre de l'Athénée, le 17 nov 2026. MOZART : Cosi fan tutte. Jean-Yves RUF / Julien CHAUVIN

La nouvelle production de *Così fan tutte* de W. A. Mozart portée par l'*Arcal*, deuxième volet de la trilogie Mozart-Da Ponte après un *Don Giovanni* déjà salué dans ces colonnes, est un bonheur de tous les instants. D'emblée, le ton est donné – et ce ne sera pas un *Così* muséal, ni une pochade facile sur l'inconstance des femmes, mais une traversée vive, drôle et cruellement lucide dans ce que Mozart et Da Ponte appellent, avec un sourire en coin, « *l'école des amants* ».

Julien Chauvin, à la tête de son **Concert de la Loge**, signe une lecture d'une intelligence rare. On connaissait son énergie, sa manière de faire vivre la musique d'époque sans jamais la momifier ; ici, il pousse la logique jusqu'au bout en installant ses trente-deux instrumentistes sur le plateau, en arc de cercle, le chef lui-même violon à la main, au cœur du dispositif. Loin d'être un gadget, ce choix s'avère décisif : l'orchestre ne double plus les chanteurs, il les enveloppe, les poursuit, les provoque. Les timbres de l'ouverture claquent avec une urgence réjouissante, les cordes virevoltent, les bois caressent ou mordent selon l'humeur du moment. **Félix Ramos,** au *pianoforte*, accompagne les récitatifs

avec une subtilité qui fait mouche : chaque inflexion, chaque silence participe du naturel du jeu. Chauvin ne cherche jamais l'effet pour l'effet ; il détaille les lignes avec un sens du théâtre permanent, et l'on entend littéralement les personnages respirer à travers la partition. La scène du faux double suicide, notamment, voit les violons scintiller d'une même voix, en contrepoint du comique de la situation : un moment de pur théâtre musical.

On pourrait s'inquiéter, à la lecture du dispositif – un plateau nu, une passerelle en hauteur, quelques divans, des costumes contemporains -, de voir *Così* réduit à une version de concert à peine costumée. Il n'en est rien. La mise en scène de **Jean-Yves Ruf** est un modèle d'épure active : chaque déplacement, chaque regard, chaque hésitation est réglé au millimètre, mais jamais au détriment de la vie. Ruf ne cherche pas à expliquer l'invraisemblance du travestissement ; il prend les personnages au sérieux, avec leurs certitudes juvéniles et leurs failles, et les laisse s'empêtrer dans le piège qu'ils ont eux-mêmes contribué à tendre. Le résultat est d'une drôlerie constante, mais d'une drôlerie qui laisse un goût doux-amer : sous le jeu, affleure la profondeur abyssale du désir et de la désillusion. Les lumières de **Victor Egéa** sculptent l'espace avec parcimonie, et la scénographie de Laure Pichat, aussi légère qu'efficace, s'adapte à toutes les scènes, y compris celles dépourvues de fosse. C'est un *Così* qui ne triche pas, qui ne surligne pas, et qui fait confiance à Mozart autant qu'au public.

L'un des grands bonheurs de la soirée est la cohérence de la troupe réunie par l'*Arcal*. On sait que six cents candidats ont été auditionnés pour ces six rôles ; le résultat est à la hauteur de cette exigence. **Elizaveta Shuvalova** compose une Fiordiligi d'une noblesse vocale impressionnante : le chant est ample, les aigus lumineux, et son jeu sait passer de la candeur feinte à la résistance la plus digne, avant de basculer dans une vulnérabilité déchirante. Face à elle, **Sofia**

Anisimova incarne une Dorabella plus immédiatement sensible, dont la mezzo-soprano se déploie avec une émotion communicative dans l'abandon amoureux ; elle est la première à tomber dans le piège, et l'on comprend pourquoi. Les deux compères ne sont pas en reste : **Antonin Rondepierre** campe un Ferrando au timbre juvénile et à la ligne de chant soignée, dont la ferveur finit par emporter l'adhésion, même si l'on devine une légèreté encore en devenir dans certains passages. **Pierre Gennai** prête à Guglielmo une barytonnante solidité et une componction de grand seigneur offensé qui font merveille dans les scènes de dépit amoureux. **Fantine Douilly** est une Despina pétulante, espiègle, dont la voix claire et le abattage scénique apportent la touche de malice populaire indispensable à l'équilibre de l'ouvrage. Enfin, **Max Latarjet** impose un Don Alfonso fascinant : basse au timbre profond, il compose un manipulateur flegmatique et souriant, dont le détachement apparent rend la cruauté du jeu encore plus savoureuse. On notera, pour l'anecdote, que la distribution réunit des artistes venus d'horizons divers – Russie, Ukraine, France -, ce qui donne à cette « école des amants » une coloration résolument européenne et contemporaine

Il serait tentant de résumer la réussite de ce spectacle à la conjonction d'une direction musicale inspirée, d'une mise en scène intelligente et d'une jeune distribution épatante. Ce serait vrai, mais incomplet. Ce qui fait la force de ce *Così*, c'est sa capacité à ne jamais choisir entre le rire et le trouble. On rit, bien sûr, des stratagèmes de Don Alfonso, des déguisements maladroits, des mines déconfites des amants trahis. Mais l'on sort avec le sentiment que la farce a effleuré quelque chose de plus grave : la fragilité des serments, la puissance du désir, et cette vérité dérangeante que le titre énonce avec une ironie dont on ne sait jamais si elle est tendre ou désabusée. La scène finale, qui consacre les réconciliations et les mariages, ne referme pas la blessure : elle la laisse ouverte, comme un sourire qui ne va pas jusqu'aux yeux.

L’on ne peut que souhaiter à cette production la même longue tournée qu’à son aîné *Don Giovanni !*

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre de l’Athénée, le 17 nov 2026.
MOZART : Cosi fan tutte. Jean-Yves RUF / Julien CHAUVIN.
Crédit photo (c) droits réservés